

Quelques impressions écrites après avoir assisté à la représentation de "Celle-là" à Théâtre Ouvert.

- Une langue qui tente de ressaisir le réel de la sensation, ses premiers moments ou mouvements. Langue qui touche au réel, mais ne cherche pas à l'accrocher, se fixer à lui, encore moins d'une quelconque façon à le "rendre". Ce qu'elle peut tout au plus restituer de lui: le rythme qui l'emporte, la menace d'un effondrement qu'elle surmonte et à partir de laquelle elle peut exister. Quelque chose comme une poussée, une tentative d'aller fouiller plus profond dans la mémoire. A vif. Avec mouvement d'éloignement lorsqu'on s'en approcherait de trop près.

L'impression tout au long de la représentation, que les trois comédiens jouaient avec cet aller-retour, à la fois présents dans l'incarnation, l'affirmant au plus haut point et au même moment disparaissant, s'effaçant.

- non pas des monologues juxtaposés, ni la tentative artificielle de créer (donner l'illusion) à tout prix du dialogue. Peut-être des signes émis d'une "temporalité" (1) à une autre. Ou un mouvement immobile, imperceptible, vers l'autre, une tension qui ne peut atteindre, toucher l'autre. Avec juste ce qu'il faut de corps pour cela. Une adresse malgré tout. Une adresse oblique?

- un espace dans lequel on ne peut distinguer ce qui tient du présent et de l'imparfait, de l'ailleurs de l'évocation et de l'ici-maintenant. Chacun muré dans sa parole et dans une tension vers l'autre n'existerait que de cette tentative à "revenir" (comme on revient sur les lieux d'un crime), revivre l'histoire d'un ratage premier de l'amour, d'un "gâchis" que rien ne pourra réparer. Aucune parole ne pourra le réparer, mais il faudrait tenter de le nommer, et à défaut tourner autour de lui dans une langue d'étrangeté, avec des paroles en spirales, des paroles heurtées et musicales (litanies et comptines). Sans que rien ne puisse être dit qui effacerait, permettrait d'oublier, de mettre entre parenthèses, ce moment traumatique.

-De la parole "gelée" en train, devant nous, de se "défiger" (comme au jeu "de l'ours glacé" qu'évoque le fils). Le moment de la représentation serait celui d'un tel "dégel". Comme s'il fallait aller tout au long vers un instant où les corps pourraient se toucher, où des mots pourraient aller vraiment l'un vers l'autre. Mais qu'ils restent "en souffrance". Et seulement la tension vers cela, simplement la tentative. Le lieu du théâtre.

Eugène DURIF

(1)C'est le terme qu'emploie Daniel danis pour désigner le temps dans lequel se trouve chacune des trois personnages.